Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 11 (1936-1937)
Heft: 29

Artikel: Virgile : poète de rome
Autor: Meylan, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869748

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

11me année N° 29 Octobre 1936

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ DES
ÉTUDES DE LETTRES
LAUSANNE

VIRGILE
POÈTE DE ROME

Préface à une évaluation de la civilisation romaine

A mes compagnons de recherche,
mes anciens élèves du Gymnase
classique cantonal (1928-31).

Ces quelques pages résument et prolongent un dialogue poursuivi pendant quelques années entre un maître de latin et ses élèves. Dialogue discursif, autour d'une question vaguement aperçue au début ; recherche intermittente qui, d'approximation en approximation, s'est définie de plus en plus clairement.

Il s'agissait, en somme, de discerner la « valeur » originale de la littérature latine, et de la civilisation dont elle est l'expression ; et de justifier ainsi, pour nous-mêmes, la place du latin dans notre plan d'études. Ce n'est pas, je crois pouvoir le dire, que nous eussions, en général, le sentiment de perdre notre temps ou notre peine. Nous suivions avec intérêt dans Tite-Live la lutte des plébéiens contre les patriciens pour l'égalité des droits politiques ; nous découvrions, dans les Géorgiques, le paysan de toujours, qui, aujour-

d'hui comme alors, nourrit le pays ; nous mesurions la grandeur de Lucrèce qui, après un développement technique d'une aridité rebutante, quand notre constance vacillait, toujours nous soulevait d'un grand coup d'aile sur les sommets. Bon nombre des jeunes gens avec lesquels — *docendo discens* — j'ai fait ainsi mes humanités classiques, gardent, je crois, un joyeux souvenir de Plaute, de sa verve parfois rude, mais d'un si génial jaillissement. Les délicats trouvaient mieux leur compte dans les Odes, d'une si marmoréenne perfection. Et notre malignité à tous se délectait à l'occasion, confessons-le, des meilleures épigrammes de cette mauvaise langue de Martial...

Il me semble donc (poésie ? vérité ? tant d'années ont passé...) que nous avons vécu ensemble des heures agréables et profitables, rencontrant, en particulier chez Lucrèce, chez Cicéron ou chez Horace, pas mal d'idées dont la discussion nous éclairait sur nous-mêmes.

Si donc nous demandions aux lettres latines de produire leurs titres, ce n'était pas sur le ton du gendarme demandant ses papiers à quelque rôdeur qu'il soupçonne de n'en point avoir, mais plutôt comme on prie quelqu'un dont les propos vous intéressent, sans qu'on voie exactement où il en veut venir, d'expliquer plus clairement sa pensée. Nous sentions confusément que la civilisation latine avait une signification pour nous, que Rome avait un message à nous délivrer, et c'est cette signification et ce message que nous cherchions ensemble dans ce dialogue souvent abandonné, toujours repris, avec les « volées » successives.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette aventure, ce sont peut-être les longs détours par lesquels nous avons enfin atteint le point de vue d'où ce que nous cherchions, sans nous en rendre compte nettement tout d'abord, nous est apparu en pleine lumière. Les évoquer sera pour moi revivre de courtois entretiens, dont je garde à mes élèves du Gymnase classique un souvenir très reconnaissant.

* * *

La première péripétie notable de cette recherche fut la découverte que nous fîmes, un beau jour, de la continuité, de la persistance en nous du langage et de la civilisation matérielle de Rome. L'occasion de cette découverte (qu'elle eût été faite des milliers de fois avant nous n'empêchait pas qu'elle fût *notre* découverte ; et nous crûmes même alors avoir trouvé le point de vue cherché, mais ce n'était qu'un épaulement, qui nous masqua quelque temps le sommet) fut un séjour à Rome et la visite de quelques sites archéologiques en Italie, en France et dans notre pays.

Oh ! ces vieilles vérités mortes qui, tout à coup, deviennent vivantes ! Qui n'a entendu, qui n'a répété cent fois que le français vient du latin, que le français, c'est du latin parlé en France par des Latins du XXme siècle ; que le latin n'est pas une langue morte, ni la civilisation romaine révolue ; et que mille usages ou traits de mœurs romains ont survécu, inchangés, aux bouleversements politiques et spiriruels ?

Mais quel choc quand, au sortir d'une galerie d'antiques, on reconnaît, sur une placette, entre des maisons délabrées — il y en avait alors encore un bon nombre aux alentours du Capitole et du Forum — cette enfant aux traits souffreteux, dont le buste en marbre, d'un réalisme troublant, vient de vous happer au passage dans une salle de musée ! et cette cuve de pierre dans laquelle une Romaine aux traits lourds et volontaires (le masque impérial romain) épluche ses légumes ou lave son linge... en s'approchant, on voit que c'est un sarcophage antique ! Et tous ces objets réunis à l'étage supérieur du musée des Thermes, ces objets domestiques, ces objets ménagers auxquels leur forme presque identique assigne un usage identique à ceux de nos ménages !

Continuité aussi du type constructif, en dehors de toute imitation consciente. A Ostie, par exemple, (cité active, vivante et non pas, comme Pompéi, une sorte de Cannes ou de Menton romaines) où se sont conservés les restes imposants de grands immeubles locatifs, il suffit de la plus indigente imagination pour reconnaître le prototype de nos

immeubles modernes : leur masse, leur symétrie, leurs balcons... Et nos ponts de chemin de fer, le viaduc de Paudex ou celui du Châtelard, de ligne si noblement romaine !

Cette continuité émeut plus profondément encore quand c'est dans son propre pays qu'on la constate. Emoi donc de reconnaître, dans l'appareil des maisons de l'Avenches moderne, le petit appareil régulier et le beau néocomien jaune du mur d'enceinte construit sous Vespasien. Et, devant l'église, ce fragment de corniche romaine, utilisé comme banc, et tout fruste de cet usage séculaire ! Emoi de repérer, parmi les blocs qui forment le soubassement de notre cathédrale, ce fragment de pilastre cannelé, amené sans doute de Vidy, et de constater ainsi qu'au sens propre notre civilisation repose sur de robustes, d'indestructibles substructions romaines !

Et cette visite à Nyon, *Civitas Equestris*, dont le mur d'enceinte est construit sur l'emplacement, et, en partie, des matériaux de l'ancien mur romain ; où l'eau d'une fontaine s'épanche dans un bassin qui semble creusé dans un monumental chapiteau romain, où une colonne romaine supporte le plancher d'une belle maison bourgeoise « sur les remparts ».

Persistance aussi de certains gestes, de certains rythmes de vie ; du cycle pastoral, avec ses transhumances saisonières, ou du cycle agricole, mis chaque année sous la protection divine (*ambarvalia*, bénédiction des champs) et ramenant, dans le même ordre, la même série de travaux, accomplis, jusqu'à l'introduction toute récente des machines, avec des outils et des instruments de forme tout analogue.

Persistance, enfin, d'un certain style de vie, que trahit la persistance de certaines expressions et de certains usages : étrennes, auspices, recensement ; et de rites ou d'actes plus solennels, comme le défilé sous l'arc de triomphe des armées victorieuses ou le vote des pleins pouvoirs à l'exécutif : *Videant consules...*

Ces découvertes, et vingt autres du même ordre, centrèrent pendant des mois nos entretiens sur le thème de la continuité.

Nous ne pouvions, pour ainsi dire, plus employer un mot, faire un geste, ni constater un usage, sans reconnaître leurs racines dans cette civilisation, dont la nôtre est sortie, puis dans laquelle elle s'est réinstallée (comme on rentre chez soi après une absence) au siècle de la Renaissance. Les mots les plus usés : municipalité, tribun, dictateur, sénat, fisc, s'auréolaient pour nous d'un prestige, se chargeaient d'un sens romains.

Nous croyions notre recherche terminée. La place du latin dans notre programme était justifiée : apprendre le latin, c'était apprendre notre langue ; étudier les institutions romaines, c'était nous initier aux nôtres ; explorer la civilisation de la Rome républicaine ou de la Rome impériale, c'était remonter aux origines de notre civilisation, c'était nous saisir nous-mêmes dans notre millénaire continuité.

* * *

Mais, la fièvre tombée, nous nous rendîmes compte que, quelle que fût la signification de cette continuité, quelque intérêt qu'elle conférât à l'étude de la civilisation latine, nous ne tenions pas encore ce que, confusément encore, nous cherchions, et avions cru trouver. Je ne crois pas me rappeler que nous en ayons été autrement marris : ce qu'on aime, à un certain âge, c'est plus encore partir et marcher qu'arriver. Quoi qu'il en soit, ce dont la découverte nous avait si vivement passionnés, nous parut bientôt assez extérieur et en quelque sorte anecdotique.

Plus profondément que les mots et que ces usages, dont nous avions découvert les origines dans les mots et les usages romains, nous sentions, en effet, que ce qui nous caractérisait essentiellement c'était une certaine sensibilité, une certaine démarche de la pensée. Or, ce système de valeurs spirituelles, que nous sentions être notre moi le plus intérieur, nous le voyions plonger ses racines, par delà et par dessous la

civilisation romaine, dans la civilisation grecque, dans l'hellénisme.

Sur quelque thème esthétique, philosophique ou moral, en effet, que nos entretiens s'engageassent, c'étaient toujours des concepts grecs que nous identifiions sous les mots latins. Derrière Lucrèce se dressaient Epicure et Démocrite ; les dialogues philosophiques de Cicéron nous donnaient envie de relire ceux de Platon ; les lyriques latins, de Catulle à Horace, comblaient une lacune dans l'histoire de la littérature *hellénique* (lacune que les fragments conservés ou récemment retrouvés de Sapho ou d'Alcée nous obligeaient à considérer comme imparfaitement comblée). Et que dire de l'art romain ? copie en série d'œuvres helléniques ; et, même là où il paraissait avoir créé quelque chose d'original (le buste-portrait ou le bas-relief historique), développant et systématisant seulement une tendance que nous voyions déjà s'affirmer dans l'art hellénistique.

Cette continuité que nous avions découverte, sur le plan matériel, dans les conventions du langage, dans certaines institutions et certains usages, entre notre civilisation et celle de Rome, voici que, sur le plan philosophique et esthétique, c'était entre notre civilisation et la civilisation *hellénique* qu'elle s'affirmait. Alors quoi ? la civilisation latine n'était-elle que le vestibule de la grecque, un lieu qu'on ne fait que traverser ? un simple intermédiaire, comme le monsieur obligeant qui vous présente au savant ou au poète dont vous désirez faire la connaissance et qui, la présentation faite, ne vous intéresse plus ?

Ce ne fut pas sans quelque consternation que, maître de latin et jeunes latinistes, nous prîmes ainsi conscience d'un fait qui semblait dénier à la littérature latine toute valeur profonde. Si, en effet, l'essentiel ce n'est pas les formes dans lesquelles se coule une civilisation, mais l'esprit qui la sous-tend ; si nos vraies origines ne sont pas celles de nos usages, chose accidentelle et contingente, mais celles de nos pensées et de nos sentiments, de notre être intime et essentiel,

que pouvaient signifier, pour nous, la littérature et la civilisation romaines ?

Mais quelque chose nous disait que ce nœud se dénouerait et que nous n'en étions pas encore au dernier acte. En effet, cette deuxième péripétie fit rebondir nos entretiens, et nous ne tardâmes pas à voir que la comparaison du monsieur qui vous présente à la personne que vous désirez connaître n'exprimait que très injurieusement le rapport de la civilisation romaine à la civilisation hellénique. Plus nous considérions ce rôle d'intermédiaire et de continuatrice de la civilisation hellénique joué par la civilisation romaine, plus nettement nous nous rendions compte que, sans Rome, le problème qui nous troublait ne se fût pas même posé à nous ; et que, n'eût-elle joué que ce rôle-là, la civilisation romaine aurait, comme on dit, bien mérité de l'humanité.

Nous voyions, en effet, Rome recueillir, au moment où, épuisée par la course fournie, la Grèce allait le laisser tomber de sa main, le flambeau de la civilisation spirituelle allumé par l'hellénisme :

Sicut cursores vitai lampada tradunt...

Nous pensions saisir dans ce fait, d'une portée, en effet, incalculable, la véritable raison d'être de la civilisation romaine, le rôle providentiel de Rome. Non seulement d'avoir prolongé la civilisation spirituelle de la Grèce, mais, en lui assurant une large diffusion dans tout l'Empire, de lui avoir donné le volume, sans lequel elle eût couru le risque de se perdre, durant les siècles de confusion qu'amenèrent les invasions des barbares ; et d'avoir été, pendant tout le moyen âge, jusqu'en cette fin du XVme siècle, où l'on redécouvrit le grec, l'unique truchement par lequel les Platon et les Aristote fécondèrent lentement l'esprit européen, resté pendant des siècles en friche.

A l'appui de cette nouvelle interprétation du fait romain, nous notions que l'hellénisme, vraisemblablement par suite

de son insuffisante densité, n'avait pas réussi, malgré la formidable impression produite par le passage d'Alexandre, à modifier durablement l'Asie mineure, la Mésopotamie ou l'Iran ; et, fait encore plus significatif, que ce n'est pas dans l'Europe orientale, dans les parages d'Athènes, mais dans l'Europe occidentale, dans les parages de Rome, que l'esprit de la civilisation hellénique s'était le plus profondément implanté et le mieux maintenu ; que c'est ici, et non pas là, que s'est produite la « résurrection des dieux », qu'a débuté ce mouvement spirituel de si considérable conséquence : la Renaissance. (Dans le proche Orient, l'hellénisme n'était-il pas devenu très vite le byzantinisme ?)

Nous évoquions donc la civilisation hellénique, s'avançant le long des routes romaines (qui toutes partaient du milliaire d'or, à Rome), portée jusqu'aux confins de l'Espagne et des Gaules par les mêmes moyens par lesquels s'y maintenait l'Empire, et y poussant d'assez profondes racines pour résister au passage des Genséric et des Attila.

Nous notions encore qu'au moyen âge les écrivains de Rome — et non seulement Virgile et Cicéron, mais aussi des poètes que nous ne considérons plus que d'assez haut : Ovide et Lucain, par exemple — ont nourri de pensée et de poésie *helléniques* tous les écrivains qui, en Italie, en France, en Espagne, et même dans les pays germaniques et anglo-saxons, élaboraient les littératures nationales ; que, pendant quinze siècles, le latin a été le véhicule de toute pensée, l'instrument de tout le commerce intellectuel ; qu'aujourd'hui encore les prêtres s'exercent au jeu des idées, font leur philosophie, dans la langue de Rome ; qu'ainsi tout ce qui a été pensé, écrit, tout ce qui a éveillé et entretenu la vie intellectuelle et affective dans tous les pays d'Europe a coulé dans le lit profond et large creusé par la civilisation romaine. C'étaient là, pour Rome, de beaux titres à la reconnaissance d'étudiants en humanités !

Pendant quelque temps, comme nous l'avions été par la première, nous fûmes fascinés par cette seconde « décou-

verte » ; nous avions de nouveau l'illusion d'avoir trouvé *la* réponse à la question posée (et non pas seulement, comme nous le vîmes par la suite, un élément de cette réponse).

* * *

Cependant notre démon intérieur nous poussait toujours plus avant ; nous voyions dès lors mieux ce que nous poursuivions, et... que nous ne le tenions pas encore. Quelque considérable que soit, en effet, par les conséquences durables qu'elle a entraînées, cette double « tradition », cette transmission, d'une part, des formes extérieures de notre civilisation (type physique, langue, usages, institutions) et, d'autre part, de ce système de valeurs intellectuelles et affectives qui constitue notre civilisation spirituelle, au sens le plus intime et le plus essentiel, elle ne présente, en somme, qu'un intérêt historique, rétrospectif ; et ce n'est pas une raison si, pendant des siècles, on n'a eu accès à la culture hellénique qu'à travers les Latins, pour que nous continuions à passer par eux maintenant que la Grèce est redécouverte. Quand on a les dialogues de Platon, on ne lit plus ceux de Cicéron ; quand on peut admirer des originaux de Phidias ou de Lysippe, on ne va plus s'extasier devant les académiques copies romaines qui encombrent les galeries du Vatican (l'étude du plus petit fragment original d'un maître étant plus instructive que celle de centaines de copies).

Pour que se justifiât donc la place faite *aujourd'hui* à l'étude de la littérature et de la civilisation romaines, il fallait — nous nous en rendions nettement compte et c'est du moins à quoi nous avaient conduits nos « erreurs » — qu'en plus de cette continuité sur le plan matériel et de ce rôle historique de continuatrice et de corroboratrice de la civilisation hellénique, Rome eût délivré au monde un message original, dont on ne pût prendre connaissance que dans des ouvrages latins. Il nous fallait découvrir dans la littérature et dans la civilisation de Rome une « valeur » originale, comparable

en importance à ces « valeurs » créées par la civilisation hellénique : la valeur-vérité ou la valeur-beauté.

Nous savions maintenant ce que, longuement et confusément, nous avions cherché dans les œuvres littéraires et dans les faits de civilisation que nous interrogions : la « valeur » dont Rome a enrichi le patrimoine spirituel de l'humanité.

Et — ultime péripétie de cette aventure — sitôt que nous sûmes exactement ce que nous cherchions, nous sûmes aussi (« tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ») que cette « valeur », la civilisation romaine l'avait produite, et qu'elle s'exprimait avec une incomparable évidence dans l'œuvre de Virgile.

Ainsi notre sinueuse recherche aboutissait tout d'un coup à deux conclusions, dont l'une élucidait le problème que nous avions vu se poser de plus en plus clairement au cours de nos longues « erreurs », et dont l'autre, gratuite et en quelque sorte surérogatoire, nous comblait d'une joie d'autant plus douce.

La première, c'était donc que Rome avait produit une valeur originale, comparable en importance aux valeurs produites par la civilisation hellénique, la valeur que nous appellerons politique (et dont la seconde partie de cette étude élucidera, nous l'espérons, la signification) ; que le fait romain gardait donc pour nous une actualité vivante, et était, en quelque sorte, une présence spirituelle en nous ; que l'étude, par nous, aujourd'hui, de la littérature et de la civilisation romaines se justifiait donc par une considération plus décisive que cette continuité matérielle de Rome à nous (dont la découverte nous avait, d'abord, si joyeusement exaltés) ou que ce rôle de continuatrice et de corroboratrice de la civilisation hellénique (sur lequel notre attention s'était ensuite fixée) ; et que cette étude, intéressante à ces deux points de vue, s'avérait nécessaire, dans un cours d'humanités, du fait justement de cette valeur, qu'aucune autre littérature ne manifeste au même degré.

La seconde, c'était que notre instinctive prédilection pour

Virgile se justifiait elle aussi, que la littérature latine culmine en Virgile, parce qu'aucun autre auteur latin n'exprime aussi profondément ni aussi complètement que lui cette valeur originale produite par la civilisation romaine. Précellence donc de Virgile ! Véritablement, nous nous sentions comblés.

* * *

C'était d'ailleurs l'année du deuxième millénaire de la naissance de Virgile. De toutes parts, on s'appliquait à marquer la grandeur du poète que nous aimions depuis toujours. Ici même, la Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire avait demandé à M. le prof. Frank Olivier de lui parler du poète de Rome, et ceux qui l'ont entendu le faire lui en garderont longtemps un souvenir plein de gratitude [1]. Ainsi tout concourait et tout convergeait.

On ne s'étonnera donc pas que, durant cette année mémorable, nous ayons été tout à Virgile.

Evidemment, nous ne pouvions pas ne lire toute l'année que Virgile ; mais, pendant les infidélités auxquelles nous obligeait le programme, nous le retrouvions avec un plaisir plus aigu, choisissant nos textes de versions dans les Géorgiques ou dans l'Enéide. D'ailleurs, du point de vue où nous nous étions installés, les autres auteurs latins, aux aussi, s'éclairaient et se manifestaient tous, à quelque degré, riches de cette valeur dont Virgile nous avait appris à reconnaître la résonance. Nous avions trouvé le point de vue d'où la civilisation romaine manifeste sa valeur originale, et d'où se justifie l'étude des monuments qu'elle a laissés, même après la redécouverte de la civilisation hellénique. Et, tel l'explorateur qui a erré longtemps autour d'un massif montagneux, et qui, du sommet, enfin atteint, en voit l'inextricable confusion s'ordonner, tels nous, *Vergilio auctore*, nous discernions

[1] Cet exposé a été publié sous les auspices de l'Université de Lausanne (Publications de la Faculté des lettres, 1930).

dans l'œuvre de Rome une valeur partout présente, mais chez Virgile seul absolue, accomplie.

Chez Virgile seul ? Evidemment Cicéron eût pu être pour nous l'occasion de cette découverte (mais aucun autre auteur latin). Durant des siècles, on a, en effet, estimé que c'est en Cicéron que la littérature latine culmine. Et, de fait, son œuvre, elle aussi, élucide la valeur romaine ; à choisir Cicéron (si, dans notre cas, on peut parler de choix) nous aurions même gagné de nous installer d'emblée au cœur de l'aspect oratoire du génie romain et de dominer en même temps le complexe d'idées d'où est sortie la philosophie européenne.

Sans doute... mais pour des raisons d'ordre affectif, il est fort improbable que nous eussions pu devoir à Cicéron cette exaltante péripétie. Nous avions lu, avec déférence, le premier livre du *De officiis* et, avec intérêt, quelques lettres de cet étonnant polygraphe, d'une sensibilité si française. (Nous avions même été effleurés, à la lecture du Songe de Scipion, d'un frisson à qui il n'avait manqué que peu de chose pour être le frisson du sublime.) Mais pour découvrir ce que nous cherchions, il ne suffisait pas de lire avec intérêt, il fallait lire avec transport.

Or, tous ceux qui ont enseigné le latin le savent bien, il se trouve, chaque année, dans chaque classe, un ou deux élèves au moins qu'empoigne l'âpre grandeur désolée du poème de Lucrèce ; il s'en trouve également un ou deux pour goûter l'adamantine transparence de certaines odes d'Horace, ou la saveur drue de ses satires ; la truculente invention verbale, les trouvailles métriques d'un Plaute, sa géniale *vis comica* ne manquent guère d'en éblouir quelques-uns ; de même que l'ample et sûr développement de la période livienne en enchante quelques autres, noblement satisfaits dans leur besoin de grandeur ; deux ou trois peut-être subissent la fascination de l'impitoyable analyse tacitéenne et plongent avec une admiration éperdue dans ce pessimisme sans fond. Et ainsi l'explication de ces auteurs prend volon-

tiers l'allure d'un entretien entre deux ou trois élèves et le maître, le reste de la classe « faisant tapisserie ».

Mais, dès qu'on aborde Virgile, le groupe se manifeste sous le signe de l'unanimité ; Virgile crée cette synergie par la vertu de laquelle tous vibrent syntoniquement, tous communient dans l'effort de la recherche et dans la joie de la découverte. L'auteur des Géorgiques et de l'Enéide est le seul poète latin qui opère cette polarisation, toujours, au collège et au gymnase, dans les classes de filles comme dans celles de garçons ; aussi, pour le plus grand nombre de nos élèves, le latin reste-t-il la langue dans laquelle ils ont découvert Virgile.

Ce n'est donc pas chez Cicéron que nous pouvions trouver la réponse à la question sous-jacente à tous nos entretiens. Quelque authentiquement en effet que s'exprime l'âme de Rome dans certains de ses écrits, le *De Republica* ou le *De Legibus*, par exemple, on doit, cependant, reconnaître que son humanisme, trop exclusivement intellectuel, trop pauvre en éléments affectifs et poétiques (Sénèque [1] nous rapporte de lui un mot révélateur : il disait que, quand on lui accorderait deux vies, il ne trouverait pas le temps de lire les lyriques) a influencé moins profondément l'évolution de la civilisation romaine et en exprime le sens avec moins de plénitude que ne le fait Virgile, si richement nourri de la sève même de Rome, Virgile le poète.

Car les peuples vivent des « mythes » créés par les poètes, plus que des constructions éclectiques des philosophes dans le genre de Cicéron.

C'est pourquoi, dans notre quête passionnée de la valeur romaine, la flamme inspirée de Virgile pouvait, nous échauffant en même temps qu'elle nous éclairait, mieux nous guider que la scintillation froide de l'intelligence cicéronienne.

* * *

[1] Ad Lucil. XLIX.

De fait, c'est lui qui nous avait conduits au but ; et nous en étions à redire, avec Dante, au poète de qui la rencontre à la fois éclairait et comblait notre confus désir :

« *Tu duca, tu signore e tu maestro !* »

Et nous ne nous lassions pas de découvrir, jour après jour, de nouveaux aspects de l'unique grandeur virgilienne. Tout l'effort de la civilisation romaine ne tendait-il pas à produire Virgile ? et, Virgile produit, tout ce qui l'avait précédé (et suivi) n'eût-il pas pu disparaître, comme les échafaudages qui ont servi à élever et à sculpter le campanile, quand, achevé, il épand sur la cité la grave harmonie de ses cloches ?

Nous nous plaisions, faisant abstraction de toutes les autres œuvres latines, à retrouver, dans celles du seul Virgile, tout le contenu spirituel de la civilisation romaine. De fait, qu'on imagine détruits au cours des invasions — comme il eût pu arriver — tous les monuments de la littérature latine, à l'exception d'un seul, ni les Annales de Tacite, ni les plaidoyers de Cicéron, ni ses traités philosophiques, ni le *De natura rerum*, ni les odes d'Horace, ni Tite-Live, ne nous permettraient de nous faire de la civilisation romaine une idée aussi complète ni aussi juste que le seul volume (si mince comparé aux cinq tomes massifs de l'œuvre cicéronienne[1]) des poèmes de Virgile. Chacun de ces monuments, en effet, porte la marque d'un tour d'esprit individuel : Tacite, c'est le moraliste ; Cicéron, une manière de Voltaire latin ; Lucrèce, un phénomène tout à fait isolé dans l'histoire de la sensibilité et de la pensée romaines ; Horace, le styliste ; Tite-Live, le patriote attristé qui se console en évoquant, en recréant un passé de gloire. Chacun ainsi reflète un aspect ou un moment particuliers de l'évolution spirituelle de Rome ; aucun n'en résume le développement tout entier ; dans aucun ne se composent harmonieusement *toutes* les vertus dont l'équilibre constitue le génie romain.

[1] Dans l'édition d'Orelli.

Au lieu que, possédant le seul Virgile, nous serions en mesure de nous faire, de la civilisation romaine et de la valeur durable qu'elle manifeste, une idée à laquelle ne manquerait aucun élément essentiel.

* * *

Car , œuvrant au point vif du devenir romain, Virgile en éclaire à la fois le passé, l'avenir et la « valeur » constante. Le passé... L'auteur de l'Enéide est, de toute la littérature latine, l'antiquaire sinon le plus érudit du moins le plus pénétrant, et le seul qui évoque en poète un passé scruté avec amour. A ce point de vue, Virgile mérite bien plus pleinement que Varron l'éloge et la gratitude que Cicéron *(Acad. post. I. III. 9)* décerne à l'auteur des *Origines* et de *La Nation romaine :* « Nous étions pareils à des voyageurs errants, à des étrangers dans notre patrie. C'est toi qui nous as ramenés en nos demeures. Tes livres nous ont appris qui nous sommes et en quel lieu nous vivons. » Dans les poèmes de Virgile, la terre italique est en effet décrite en des vers d'une sobriété et d'une plasticité inégalables. Ses forêts de chênes verts, comme il y en a encore d'admirables sur les pentes des Monts Albains ; le Tibre aux eaux d'un vert jaune, et ses remous qui happent le nageur. Et, en ces temps lointains, le chant d'innombrables oiseaux...

... Hic Aeneas ingentem ex aequore lucum
Prospicit. Hunc inter fluvio Tiberinus amoeno,
Verticibus rapidis et multa flavus harena,
In mare prorumpit. Variae circumque supraque
Assuetae ripis volucres et fluminis alveo
Aethera mulcebant cantu lucoque volabant. [1]

La vie et les passions, simples et fortes, des populations agrestes sur lesquelles se greffera la civilisation, déjà très

[1] En. VII, 29-34.

évoluée, qu'Enée apporte dans le Latium en même temps que ses Lares et ses Pénates, y sont évoquées en des tableaux d'une grandeur biblique :

Durum ab stirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus saevoque gelu duramus et undis ;
Venatu invigilant pueri silvasque fatigant...
At patiens operum parvoque assueta juventus
Aut rastris terram domat aut quatit oppida bello.
Omne aevum ferro teritur versaque juvencum
Terga fatigamus hasta. [1]

Ces nouveaux-nés qu'on plonge dans l'eau des torrents et qu'on expose au gel mordant, ces enfants qui courent les bois et passent les nuits à l'affût ; cette jeunesse sobre et endurante, toujours le fer en main, soit l'aiguillon armé de fer, soit la lance de fer, domptant la terre et domptant les cités ennemies ; tout cela nous fait toucher aux racines de la force romaine.

Dans un ordre d'idées tout voisin, je ne sais rien de plus émouvant que la promenade archéologique que Virgile nous fait faire sur le site de la Rome éternelle, en compagnie du roi Evandre et de son hôte dardanien, portant sur ses épaules, tel saint Christophe, l'avenir de l'Europe méditerranéenne,

attolens umero famamque et fata nepotum [2],

tandis que retentissent encore en nous les vers, proprement sublimes, par lesquels, à la fin du VIme chant, le vieil Anchise salue la cité promise à sa race, cette Rome qui égalera son empire à l'univers, sa vertu à l'Olympe, heureuse et forte par la valeur de ses enfants : telle la mère Bérécyntienne,

[1] En. IX, 604-10.
[2] En. VIII, 731.

couronnée de tours, s'avançant sur son char à travers les cités phrygiennes, fière d'avoir enfanté une race de dieux ;

Imperium terris, animos aequabit Olympo...
Felix prole virum [1]...

* * *

Autour du lieu où sera Rome, nous voyons les cités belliqueuses, Nomentum, Gabies, Fidènes, Collatie, couronnant de leurs murs des acropoles naturelles ; toutes les cités que Rome associera ensuite à ses destins, toutes ces enclumes sur lesquelles se forgera le glaive de la force romaine.

La force romaine, Virgile en a montré, dans ses deux œuvres maîtresses, la double racine : la bravoure du soldat, la patience du laboureur. Il en évoque aussi (par anticipation) les rudes commencements, les combats inégaux dans lesquels elle s'est trempée. La guerre soutenue par Enée et la poignée de ses compagnons pour la possession du Latium d'avant l'histoire préfigure en effet les âpres luttes de Rome, née à la liberté, contre vingt voisins plus puissants qu'elle : Sabins, Eques, Etrusques, Volsques, Samnites...

Les combats qui remplissent les six derniers chants de l'Enéide, cette Iliade romaine, présentent, il convient de le noter, certains caractères qui les différencient nettement des combats homériques : ce sont des combats romains. Enée doit la victoire, plus encore qu'au courage de ses soldats et qu'à sa propre valeur, à la tactique et à la stratégie, armes nationales de Rome, dont elle usa dans la suite avec le bonheur et le succès qu'on sait. Les Troyens construisent des camps fortifiés ; ils procèdent au siège de la ville des Laurentes selon les règles de la poliorcétique romaine ; il y a des diversions, des manœuvres ; entr'autres, au chant XI, une savante manœuvre d'enveloppement que fait échouer la mort de Camille...

[1] En. VI, 782-6.

Les principales péripéties de la lutte séculaire qu'inaugurent ainsi les combats d'Enée dans le Latium, et que couronnera la domination du monde méditerranéen, Virgile a d'ailleurs trouvé moyen de les faire entrer, sous forme d'allusion ou de prophétie, dans son épopée de la naissance du peuple romain. Les grands hérauts de la vocation impériale de Rome y ont tous leur image et leur titre : Romulus et Tatius, unissant leurs deux peuples pour de plus grands exploits,

Armati Jovis ante aram paterasque tenentes [1] ;

Numa, aux cheveux et à la barbe blancs comme la neige; le fier Brutus, vengeur et restaurateur des libertés romaines [2]; Horatius Coclès, rompant le pont Sublicius, insensible aux fureurs de Porsenna ; Manlius Capitolin, tenant le Capitole, après la déroute de l'Allia et le sac de Rome,

Custos Tarpeiae Manlius arcis [3] ;

Camille, reprenant aux Gaulois les enseignes perdues ; Fabricius, puissant par son mépris des richesses.

Puis ce sont les généraux vainqueurs dans les luttes de géants soutenues contre Carthage : le Temporiseur,

Unus qui nobis cunctando restituit rem,

le premier et le second Africains

Clades Lybiae [4].

Enfin Auguste, cinglant vers Actium

Cum Patribus populoque, Penatibus et magnis Dis ;

[1] En. VIII, 640.
[2] En. VI, 809 et 818.
[3] En. VIII, 646-662.
[4] En. VI, 788-846 passim.

et son triple triomphe, après la guerre d'Alexandrie :

Dis Italis votum immortale sacrabat...
Laetitia ludisque viae plausuque fremebant [1].

* * *

Mais Virgile n'a pas chanté seulement les combats et les chefs *(arma, duces)*. Il a aussi chanté, comme il le rapelle dans l'épitaphe si nuement objective qu'il avait composée pour lui-même, les pâturages et les champs *(pascua, rura)*.

Mieux que tout autre auteur latin, il nous fait connaître et aimer le Romain dans son activité pacifique de pâtre, d'éleveur, de laboureur. Au tableau des primitifs habitants du Latium, suspendant l'épée à la même cheville d'où ils décrochaient la houe, utilisant alternativement la pointe de leur lance à mettre l'ennemi en fuite et à aiguillonner leurs bœufs, répond, dans les Géorgiques, la vaste fresque de la vie rustique sous l'ordre nouveau (le bruit des armes ne retentissant plus que dans les lointaines marches de l'Empire).

Soldat encore (mais ses armes sont désormais la bêche, la charrue et la faucille), la laboureur romain exerce continuellement son champ et dicte sa volonté à la terre :

Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis [2].

C'est son labeur qui nourrit la patrie et les siens :

Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor, hinc patriam parvosque nepotes
Sustinet... [3].

[1] En. VIII, 678-728.
[2] Géorg. I, 99.
[3] Géorg. II, 513-5.

Service aussi rude que celui du soldat, et qui, peut-être même, comporte moins de relâche ; sans répit, il faut qu'il laboure, qu'il écrase les mottes « avec la tête du fossoir » :

Terque quaterque solum scindendum glaebaque versis
Aeternum frangenda bidentibus [1].

Mais service à l'air libre et dans la liberté ; dans l'absence des soins qui rongent l'habitant des villes, respirant au large devant les vastes horizons qu'embrasse son regard, le paysan trouve une compensation à ses rudes fatigues :

At secura quies et nescia fallere vita,
Dives opum variarum, at latis otia fundis... [2].

Vie illuminée surtout par les joies les plus douces, les baisers de ses enfants, quand il rentre le soir, l'affection d'une femme fidèle :

Interea dulces pendent circum oscula nati ;
Casta pudicitiam servat domus... [3].

C'est, par excellence, la vie telle que la voulut Jupiter, la plus propre à assurer à la fois le bonheur de l'individu et la perfection de la race, puisque c'est dans la lutte seulement que la vertu se trempe :

...duris urgens in rebus egestas [4].

* * *

La valeur du guerrier, l'endurance du paysan romains, quel auteur latin nous les fait sentir comme Virgile ? de même

[1] Géorg. II, 399-400.
[2] Géorg. II, 467-8.
[3] Géorg. II, 523-4.
[4] Géorg. I, 146.

leur piété. Quand Polybe ne nous l'aurait pas dit, il suffirait de l'Enéide pour savoir quelle place la religion tenait dans la vie publique et privée des Romains.

En dépit de leur date tardive, les poèmes de Virgile sont, en effet, une des sources les plus sûres pour l'histoire du culte et du sentiment religieux à Rome. Macrobe [1] loue l'exacte connaissance qu'il trouve chez Virgile du droit pontifical et de l'art augural, la parfaite propriété des termes dont il se sert pour décrire les sacrifices et, d'une façon générale, les cérémonies du culte. Et, en effet, « les entrailles des victimes, les astres du ciel, le langage des oiseaux, les feux de la foudre » n'ont pas plus de secrets pour lui que pour le devin Asilas de Pise [2].

Son héros est pieux, au sens romain du mot ; c'est lui qui introduira dans le Latium cette exacte piété, ce ritualisme, ce formalisme si caractéristiques de la religion romaine,

morem ritusque sacrorum [3].

Il l'est aussi, notons-le sans nous y arrêter, dans un sens plus proche de ce que nous entendons par là. Il suffit, pour le sentir, d'avoir bien lu le premier chant des Géorgiques ou le sixième de l'Enéide. D'ailleurs, l'exode d'Enée et le personnage même d'Enée, *pius Aeneas, pater Aeneas,* sont religieux au même titre que l'exode et le personnage d'Abraham, dans l'Ancien Testament. L'Enéide est proprement une épopée religieuse.

* * *

Nous trouvons ainsi incarnées dans Enée la *pietas* (dans l'acception particulière, romaine, de ce terme : le sens du devoir envers la famille, la patrie et les dieux), et cette imper-

[1] *Saturn.* passim. Cf. p. expl. III, II, 7 : *Est profundam scientiam huius poetae in uno saepe reperire verbo, quod fortuito dictum vulgus putaret...*

[2] En. X, 175-7.

[3] En. XII, 836.

turbable fermeté à l'accomplir : *constantia*, vertu romaine. De même, le sens et le respect de la justice ; qu'on se rappelle le haut éloge décerné à l'un de ses compagnons, et que lui-même mérite plus complètement encore :

justissimus unus... et servantissimus aequi [1].

Mais plus encore, peut-être, le sens de cette chose spécifiquement romaine : le droit, c'est-à-dire cette particulière aptitude à saisir les rapports qui unissent les hommes entre eux et les hommes aux dieux *sub specie pactionis ;* le sens du pacte et le respect religieux de la chose conclue *(res pacta)*, en la forme précise où elle a été conclue. On notera la fréquence, dans les deux poèmes de la maturité de Virgile, des mots *foedus*, *ius* [2], et autres désignant la chose de droit.

L'ordre établi par le droit est aux yeux de Virgile la forme suprême de l'ordre. Etablir, à la place du désordre fondé sur la force, l'ordre fondé sur le droit, c'est la mission la plus haute de l'homme, c'est la volonté même de Jupiter. Sur le bouclier merveilleux que Vénus apporte à son fils, à la fin du huitième chant, le divin artiste a ciselé, parmi les figures les plus représentatives de la grandeur romaine, Caton disant le droit aux ombres des hommes pieux,

dantem iura Catonem [3].

C'est en ces mêmes termes qu'est définie à plusieurs reprises la mission d'Enée. Enée et ses descendants inaugureront sur l'antique terre de Saturne le règne du droit : c'est le maître des dieux et des hommes lui-même qui le proclame impressivement, dès le début du poème :

Iura dabunt [4].

[1] En. II, 426-7.
[2] Et de l'adverbe *iure*, à bon droit.
[3] En. VIII, 670.
[4] En. I, 293.

C'est ce que nous le voyons déjà faire en Crète, où il avait cru, au début de ses courses errantes, trouver la terre et la tâche promises à sa postérité :

Iura domosque dabat [1].

Mais des prodiges effrayants l'obligent à reprendre la mer.

Une seconde fois, nous le voyons dans l'attitude du législateur. Il s'est décidé à laisser en Sicile, sous la protection du bienveillant Aceste, quelques-uns de ses compagnons et les femmes, lasses de labourer sans fruit les plaines infécondes de la mer. Avant de les quitter, il établit sur eux des magistrats et précise leurs attributions :

patribus dat iura vocatis [2] ;

après quoi, il cingle vers son Latium, où le pousse la vocation des dieux, où l'attend proprement sa tâche.

Les navires qui l'ont amené disparaissent dans les flots, métamorphosés en nymphes. Involontairement, on pense à Cortès brûlant ses vaisseaux. Mais rien n'est plus éloigné des exploits des conquistadors que la série des démarches d'Enée. Il n'y a rien en lui, non plus, de l'aventurier pour qui Turnus essaie de le faire passer [3].

C'est un homme sûr de son droit, fort de son droit, qui demande le droit d'établissement, au titre de ce qu'on appellera plus tard *foedus aequum*. Ses arguments, ses considérants pourrait-on dire, c'est, d'une part, l'origine italique de sa race, d'autre part, l'ordre formel des dieux. Ces deux considérants sont juxtaposés dans la péroraison, d'une précision et d'une sécheresse toutes juridiques, du discours d'Ilionée à Latinus :

[1] En. III, 137.
[2] En. V, 758.
[3] *Desertor Asiae*, En. XII, 15.

...Hinc Dardanus ortus
Huc repetit iussisque ingentibus urget Apollo [1].

Aucune menace à l'appui de cette demande. Il ne cherche pas la guerre ; on la lui déclare ; il la fait, non seulement en vaillant guerrier, mais, nous l'avons vu, en tacticien et en négociateur, à la romaine.

Il ne fait la guerre qu'en vue de la paix et, sitôt que les Latins lui demandent une trêve pour ensevelir les morts, non seulement il l'accorde, mais il saisit l'occasion d'expliquer une fois de plus son droit, son bon droit :

Pacem me exanimis et Martis sorte peremptis
Oratis. Equidem et vivis concedere vellem !
Nec veni, nisi fata locum sedemque dedissent [2].

Et il suggère aussitôt un moyen de mettre fin à l'effusion du sang, un combat singulier entre Turnus et lui ; moyen juridique, dans l'esprit du droit primitif (et encore dans l'esprit du droit médiéval, où on appelait ces combats en champ clos : jugements de Dieu).

Quand enfin Turnus a consenti, Enée définit, dans l'esprit et dans la langue du droit romain, la nature et les effets de la convention :

Cesserit Ausonio si fors victoria Turno
Convenit Euandri victos discedere ad urbem...

Il faut lire tout ce passage [3], y compris sa longue préface liturgique (c'est un des beaux textes juridiques de Rome), et le comparer avec le texte plus développé qui précède, dans Tite-Live [4], le récit du combat des trois Horaces

[1] En. VII, 240-1.
[2] En. XI, 110-2.
[3] En. XII, 176-194.
[4] I, XXV.

contre les trois Curiaces pour liquider juridiquement la rivalité de Rome et d'Albe ; texte composé par un poète également, mais sans doute aussi d'après des documents authentiques, et, en tout cas, dans l'esprit même du droit primitif romain.

On sait comment le geste d'un impulsif rompt la trêve ; les deux armées se ruent l'une contre l'autre. Enée alors se jette au milieu des combattants. Le droit doit être respecté, la convention doit être exécutée :

ius mihi soli concurrere [1],

et les deux armées se rangent de nouveau, pour assister au combat des deux chefs.

Ainsi l'établissement des Troyens dans le Latium n'est pas un fait de guerre, mais l'aboutissement d'une série de démarches de droit. Si Enée triomphe, ce n'est pas parce qu'il l'emporte sur Turnus en combat singulier, c'est — la grande « scène dans le ciel », qui est le véritable dénouement du poème [2], le souligne — parce qu'il l'emporte en droit. Sa victoire sur Turnus n'est que la conséquence de sa victoire sur le terrain du droit, par les armes du droit.

* * *

Si le sens du droit est partout présent dans l'Enéide, cette expression totale et magnifique du génie de Rome, il serait étrange que l'arme par excellence des combats juridiques en fût absente. De fait, l'art de la parole, cet indispensable complément de la bravoure, que Caton le Censeur [3] considérait comme un second corps, c'est-à-dire, je pense, comme un instrument d'aussi grand service à l'homme d'Etat que ses bras ou ses jambes au guerrier, l'éloquence

[1] En. XII, 315.
[2] En. XII, 791-842.
[3] D'après Plutarque : Vie de Caton, II.

romaine nous serait, en l'absence de tout autre document, splendidement attestée par les discours de l'Enéide. Nous avons déjà mentionné le discours d'Ilionée ; ajoutons ici Drancès et Turnus. Drancès, l'orateur qui ne prend pas la parole pour ne rien dire, *non futilis auctor*, dont l'argumentation serrée accable son adversaire, *onerat dictis* [1].

L'astucieuse harangue [2] par laquelle il s'efforce de détacher les Latins de la cause de Turnus est aussi digne de figurer dans le *Conciones* que les meilleurs discours transcrits ou récrits par Tite-Live ou par Salluste. Forme et fond, et surtout mouvement, tout y est souverainement romain. Après quelques propos généraux, Drancès fond sur son adversaire comme un épervier sur une poule, le rendant responsable de la guerre qui tourne mal pour les Latins. Brèves sentences :

Sat funera fusi vidimus... Nulla salus bello ;

mordantes ironies, annonçant déjà les procédés polémiques des tribuns de la plèbe :

Nos, animae viles, inhumata infletaque turba,
Sternimur campis ;

conclusion brutale :

Illum aspice contra, qui vocat !

tout cela est l'authentique éloquence romaine autochtone ; c'est de l'action oratoire à l'état pur ; cela vaut, pour me borner à ce seul exemple, la harangue d'Appius Claudius l'Aveugle, soutenant devant le Sénat les mesures exceptionnelles proposées pour réduire Véies [3]. A quoi Turnus réplique,

[1] En. XI, 339-342.
[2] En. XI, 343-375.
[3] Liv. V, III.

avec une brutalité plus directe encore [1] : « Tu n'auras pas besoin d'aller loin pour prouver ta vaillance et ta valeur. Les ennemis encerclent la ville. Au combat ! Tu ne parais guère pressé. Ne serais-tu vaillant qu'à ébranler l'air de vaines paroles et qu'à fuir à toutes jambes ? »

Quid cessas? an tibi Mavors
Ventosa in lingua pedibusque fugacibus istis
Semper erit?

Cela vaut les plus insolentes parades d'un Scipion, par exemple celle que nous rapporte Aulu-Gelle [2], quand, cité en justice par le tribun Naevius, pour toute défense, il s'écrie : « Romains, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour où je vainquis, dans une grande bataille, sur la terre d'Afrique, Hannibal le Carthaginois, l'ennemi le plus acharné de notre empire. Ne soyons pas ingrats envers les dieux ! Laissons donc ce brouillon et montons rendre grâce à Jupiter très bon et très grand ! »

* * *

On le voit, ce n'est pas seulement pour tout ce qu'il nous a conservé des traditions, de l'histoire et des institutions de Rome, ni même pour la fidélité du portrait qu'il a tracé de la vertu romaine que Virgile mérite d'être désigné comme le poète national de Rome, celui qui, à lui seul, tous les autres monuments de cette civilisation étant détruits, suffirait à la sauver de l'oubli ; c'est aussi, et plus encore, pour l'esprit dans lequel il a conçu et réalisé son œuvre, qui est l'esprit même de Rome et de la littérature proprement romaine.

Cette littérature, en effet (nous le savons par les œuvres représentatives qui en ont été, contrairement à l'hypothèse dans laquelle nous nous sommes plu à raisonner, conservées

[1] En. XI, 376-444.
[2] Gell. IV, XVIII.

en assez grand nombre), est une littérature d'inspiration essentiellement politique, expression d'un génie par excellence politique. Pour le Romain, les problèmes essentiels ne sont pas les problèmes spéculatifs, esthétiques, ni même proprement éthiques, mais les problèmes relatifs à l'organisation matérielle et spirituelle d'une collectivité, le problème politique, au sens, large et précis à la fois, que l'étymologie assigne à ce mot.

Or aucun écrivain romain, pas même Cicéron, et non plus Tite-Live, ne s'est installé plus exactement, ni plus profondément enfoncé, au cœur du problème politique, que ne l'a fait Virgile, très particulièrement dans les deux poèmes de sa maturité, les Géorgiques et l'Enéide. (Nous pouvons en effet considérer une partie tout au moins des Bucoliques comme un simple jeu de sa Muse, et, parfois même, comme une concession passagère au goût contemporain, avant qu'il se fût trouvé lui-même.) Mais dès qu'il se fut trouvé, il s'enferma dans cette solitude et ce silence où mûrissent les grands desseins, et il s'y consacra, avec l'amour et la patience dont le concours enfante les chefs-d'œuvre, à la tâche qu'il avait reçu vocation d'accomplir : élucider le sens politique du fait romain, définir, sur le plan historique et sur le plan idéal, la mission politique de Rome.

Par ailleurs, aucun poète romain (Horace excepté, mais Horace s'intéressait surtout à eux en moraliste et en ami) n'a vécu en aussi étroite communion spirituelle avec les hommes qui assumaient alors le gouvernement de l'Empire. Virgile avait été le camarade d'études d'Octave ; il était intimément lié avec de grands personnages de son monde, comme Asinius Pollion et Cornelius Gallus. Octave, bientôt Auguste, suivait avec un très vif intérêt le travail du poète, occupé à élucider le sens de l'œuvre politique que lui-même, s'efforçant de répondre aux aspirations confuses de l'époque, il édifiait comme à tâtons.

On sait que, rentrant à Rome après la victoire d'Actium et la campagne d'Egypte, il s'arrêta quatre jours à Atella,

où Virgile lui lut les quatre chants de ses Géorgiques ; et comment il pressait impatiemment la lente, à son gré trop lente, élaboration du poème consacré aux origines de son Empire et de sa race. D'Espagne, où il dirigeait une expédition pleine de périls contre les Cantabres, il écrivait à Virgile, insistant pour qu'il lui envoyât au moins un aperçu du sujet du poème ou quelque fragment achevé [1]. Et quand Virgile, cédant à ses instances, eut consenti à lui en lire trois chants : le premier ou le deuxième, le quatrième et le sixième, si Octavie s'évanouit à ce passage, si parfaitement virgilien :

Heu miserande puer... manibus date lilia plenis ! [2]

on ne peut pas douter que le chef d'Etat, lui, n'ait senti la valeur « politique » de cet admirable sixième chant.

Quant à Mécène, l'énigmatique confident d'Auguste, Virgile était assez intimément lié avec lui pour avoir pu, en 39 déjà, lui présenter son ami Horace, et pour l'avoir accompagné, en 37, à Brindes, comme nous le savons par une des Satires.

* * *

Virgile a ainsi composé son œuvre en intuitive communion (plus profondément que toute volonté consciente) avec les hommes d'Etat qui travaillaient à organiser l'Empire. Et, plus profondément encore, en communion avec Rome elle-même, avec la Rome qui voulait être et qui, pour être, avait besoin du chant d'un poète (chant : *carmen*, puissante incantation qui évoque la vie du profond royaume des « Mères »).

C'est la voix de Rome elle-même qu'on entend, en effet, des Bucoliques à l'Enéide, la voix de Rome, d'abord brisée de douleur, mais déjà frémissante d'espoir, et bientôt vibrante de certitude.

[1] Donat-Suétone, 27-32 (Diehl).

[2] En. VI, 882-3.

Qu'on relise la première et la neuvième Bucoliques, puis la quatrième, qui, sur les tristesses et les ruines de la guerre, quand, partout, ce n'étaient que proscriptions et spoliations :

Nos patriae fines et dulcia linquimus arva [1]

élèvent un mystérieux chant d'espoir :

Ecce Dionaei processit Caesaris astrum... [2]

font espérer, à une génération lasse des bouleversements politiques et des continuelles campagnes, le retour aux paisibles et fructueux travaux :

Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes .. [3]

et l'assurent de la stable volonté des dieux :

« Talia saecla » suis dixerunt « currite » fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcae. [4]

Qu'on entende alors, dans les Géorgiques, composées pendant les dernières convulsions de la guerre civile, le poète proclamer sa foi religieuse en la vertu du travail, et découvrir à ses contemporains le sens de la vie humaine dans la collaboration de l'homme avec les puissances divines ; bienveillantes, secourables, mais inflexiblement justes :

In primis venerare deos... [5]
Ipsa
Fundit humo facilem victum justissima tellus [6].

De la mort naît la vie ; qu'on remarque, en particulier, la façon dont le final du deuxième chant répond à celui du

[1] Bucol. I, 3.
[2] Bucol. IX, 47.
[3] Bucol. IX, 50.
[4] Bucol. IV, 46-7.
[5] Géorg. I, 338.
[6] Géorg. II, 460.

premier, et comment la merveilleuse génération des abeilles dans le cadavre putrescent d'un taureau (fin du quatrième) s'oppose, comme la nouvelle alliance à l'ancienne, au tableau de mort sur lequel s'achève le troisième.

Et qu'on perçoive enfin, dans l'Enéide, l'inébranlable assurance du peuple sûr dès lors de son destin, du peuple qui, à travers l'épreuve, a retrouvé le sens de sa mission, renouant, par-dessus un siècle et demi de sanglantes erreurs, avec son passé le meilleur, s'échappant du cadavre putrescent vers de nouveaux destins ; l'ordination de la Rome éternelle :

Tu regere imperio populos, Romane, memento...
Parcere subjectis et debellare superbos [1].

* * *

Virgile, donc, poète de Rome, poète au sens étymologique et plein de ce mot (qui se rattache, comme on le sait, à une racine grecque signifiant : faire, créer). Car on peut dire sans exagération que, si Auguste a donné sa forme à la paradoxale et durable institution qu'on appelle le principat ou l'empire, c'est Virgile qui lui a donné son âme. Virgile, génie politique, c'est-à-dire dont le propos et l'acte ont été de créer, entre les hommes et les générations, par le moyen d'un mythe qui les exaltât, cette synergie, cette communion, qui permet à un peuple d'inscrire de grandes choses sur les pages encore blanches du livre de Clio. Génie politique, c'est-à-dire sculpteur en pleine matière humaine.

Ainsi cette Rome, de qui nous l'avons vu évoquer le passé avec la science d'un antiquaire et la chaleur d'un poète, — avec l'autorité d'un prophète, il la définit *sub specie aeterni*, il en dégage la signification éternelle. Authentique *Janus bifrons* de la civilisation romaine, il en résume, à l'heure fatidique de la transmutation, en ce point critique où les cinq siècles de la république débouchent en quelque sorte sur les

[1] En. VI, 851-3.

cinq siècles de l'Empire, le développement passé et le développement futur. Ses poèmes, qui en évoquaient aux yeux de ses contemporains le glorieux passé, en exprimaient en même temps, pour eux et pour tous les siècles, le sens définitif. Avant que sa course fût achevée, avant que le recul des siècles, qui met les valeurs « en place », eût pu opérer cette décantation, d'un regard proprement prophétique, Virgile dégage les traits essentiels de l'institution qui s'ébauchait sous ses yeux, ces traits que, normalement, la mort seule, fin, limite et forme de toute existence, fait apparaître en pleine lumière. Prolongeant par une géniale extrapolation les lignes d'un présent encore équivoque, il formule, *vates* au double sens de ce mot (poète et prophète à la fois), l' « idée » même de Rome. Et, l'ayant formulée, il l'impose *(in verbo vita* [1]*)* au devenir historique de son peuple.

Car si Virgile, lorsqu'il inclut dans un poème dont l'action se situe plusieurs siècles avant la naissance de Rome les principaux faits de l'histoire romaine, jusqu'à la mort de ce Marcellus, gendre et neveu d'Auguste, qui l'aurait emporté, peut-être, sur son glorieux homonyme, prophétise après l'événement (simple procédé littéraire) ; tout au rebours, lorsqu'en des termes définitifs il formule, au moment même où s'ébauchait l'ordre nouveau qui devait assurer pendant plusieurs siècles la paix dans le monde méditerranéen et hanter pendant deux millénaires le rêve de tous les grands politiques, l'idée même de cet Ordre, il s'agit, cette fois, d'une authentique prophétie (avant l'événement), manifestant une géniale pénétration politique, et illustrant de la façon la plus impressive l'unique grandeur du poète qui, en pleine Rome historique, a donné l'être à la Rome éternelle : *utriusque Romae vates.*

* * *

[1] Ev. sec. Johann. I, 4.

Cette géniale intuition politique — qui fait de lui, spirituellement parlant, le fondateur de l'Empire — le sacre donc poète national de Rome, plus encore que la science et l'amour avec lesquels il a évoqué les aspects essentiels de l'histoire de son peuple. Mais, poète national romain, il l'est encore par son style, qui est l'expression la plus authentique du style romain. Romains, ses deux grands poèmes le sont donc par le sujet ou la matière, par l'inspiration et par la forme. Comment d'ailleurs s'étonner que son intense concentration sur le thème romain, que cette méditation passionnée des destins de son peuple (lutte dans la nuit avec l'ange, où, Jacob de la civilisation romaine, il contraint Dieu de bénir sa race et d'en faire un instrument de bénédiction pour tous les temps) confèrent à son style une « romanité » insurpassable ?

De fait, ce style incarne et résume tous les traits caractéristiques du style romain. Il y a chez Lucrèce des vers ou des demi-vers plus sublimes ; on trouve, ici ou là, chez Horace plus de mesure, de justesse ou d'art ; et, certes, la période livienne ou la rhétorique cicéronienne manifestent splendidement certains traits essentiels de la grandeur romaine. Mais la manifestation littéraire *complète* du génie de Rome, c'est la poésie virgilienne. Toutes les qualités qui, isolément, éclatent dans le style des autres poètes ou, occasionnellement, s'y fondent, se composent chez Virgile en un équilibre, une plénitude, qui font de ses poèmes l'expression même de Rome.

Il a tant pris à ses devanciers (à Ennius et à Lucrèce, en particulier) ; les poètes qui sont venus après lui lui ont tant emprunté, qu'à chaque vers presque de son œuvre, on peut établir un rapprochement avec une de ses sources ou un de ses imitateurs. Or si, parfois, notre goût nous incline à préférer son modèle (Lucrèce, par exemple, dont les plus bouleversantes images sont amoureusement serties dans les plus beaux passages des Géorgiques et de l'Enéide) toujours, dans l'ensemble, Virgile l'emporte sur ses prédécesseurs (ne parlons pas de ses imitateurs !). Et même là où notre préférence irait à Ennius ou à Lucrèce, nous devons recon-

naitre que Virgile « a fait plus romain », que son style est le style même de Rome, achevé, parfait.

Tout en Virgile, donc, fond et forme, inspiration et style, le sacre poète de Rome. En lui s'est proprement incarnée la valeur originale produite par Rome, la valeur politique. C'est pourquoi il est le grand classique de Rome, et, par là même, un des grands classiques de l'humanité. Le seul, remarquons-le pour conclure, de tous les écrivains romains qui ait pris place dans cette constellation d'étoiles de première grandeur, au rang de ces poètes universels, dont chaque grande civilisation a fourni au moins un, la Grèce trois ou quatre : Homère, Eschyle, Platon... l'Italie : Dante, l'Espagne : Cervantès, l'Angleterre : Shakespeare, la France : Molière, l'Allemagne : Goethe... et Rome : Virgile.

Cedite, Romani scriptores... [1]

* * *

Ainsi la position que nous avions conquise, après une recherche pleine de péripéties, s'avérait solide, féconde. Comme dans une tragédie bien faite, ce dénouement nous apparaissait maintenant nécessaire ; mais il n'en avait pas moins été pour nous, comme il se doit, imprévu. Nous avions retrouvé, pour notre compte, le point perspectif d'où beaucoup d'autres, avant nous, avaient vu s'éclairer à leurs yeux le sens de la civilisation spirituelle de Rome et d'où la précellence de Virgile s'impose comme une éblouissante évidence. Mais ce sont là conquêtes que chacun doit refaire pour son propre compte ; et il n'arrive guère qu'on s'installe du premier coup dans le point de vue d'où tous les éléments d'une vérité (équilibre complexe d'aperçus complémentaires) apparaissent dans leur juste rapport.

Ce n'avait, du moins, pas été le cas pour nous. Nous avions d'abord cherché parmi les morts (les formes arrêtées, le sta-

[1] Prop. II, 34. 65.

tique), et c'était le Vivant, le Poète qui s'était en quelque sorte proposé lui-même à nous comme la valeur que nous cherchions. Virgile, incarnation et élucidation suprêmes, Virgile poète, c'est-à-dire créateur de la valeur par la vertu de laquelle la civilisation romaine a pu jouer ce double rôle d'information matérielle et de transmission spirituelle (qui, au début de notre recherche, nous avait paru justifier suffisamment son étude) ; et en vertu de laquelle elle n'appartient pas seulement à l'histoire, mais au Toujours Présent, étant pour nous, en nous, une authentique Présence !

Telle était notre position, enfin parvenus, d'épaulement en épaulement, au sommet de la montagne, quand les circonstances mirent fin pour moi à l'entretien. Mais je ne pense pas que nous eussions vu, s'il nous avait été donné de le poursuivre plus longtemps, un sommet nouveau apparaître derrière celui-là. S'agissant, en effet, d'une recherche où l'intuition poétique est plus essentielle que l'intelligence critique, il n'est guère vraisemblable que nous eussions pu découvrir un autre point perspectif d'où nous apparût plus lumineusement le sens du fait romain, et d'où se manifestât plus grandiosement la valeur originale produite par la civilisation romaine.

Les circonstances nous ont ainsi séparés au moment où nous apercevions à la fois ce que nous avions cherché et le point de vue d'où nous pouvions le découvrir. Qui de nous, maintenant, reprenant l'entretien au point où nous l'avons abandonné, s'appliquera à élucider complètement pour nous, pour notre temps, pour notre besoin présent, la valeur découverte en Virgile ?

Quand le dieu de Tityre nous accordera-t-il les loisirs qui nous permettront de tenter, de ce sommet de la poésie latine, l'évaluation *sub specie aeterni* de la civilisation romaine ?

Mais sera-t-il donné à personne, au cours des années qui viennent, de « chanter, étendu sous un hêtre touffu [1] » ?

[1] Bucol. I, 1.

A moins qu'un second Virgile ne nous rende, inspirant les efforts d'un second Auguste, l'Ordre, dans lequel seul nous retrouverons le loisir de nous adonner à ces recherches « inutiles », sur les bords de ce lac (notre Mincio à nous), au laborieux bourdonnement des abeilles, dans le silence des campagnes, animées ici ou là par le chant des effeuil-euses...

Fortunate senex ! hic inter flumina nota
Et fontes sacros frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quae semper, vicino ab limite saepes
Hyblaeis apibus florem depasta salicti
Saepe levi somnum suadebit inire susurro ;
Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras [1].

Louis MEYLAN.

---

[1] Bucol. I, 51-6.